



L'homme en noir

Maud Hagelstein

L'homme en noir, tanné, carbonisé, la silhouette tissée de filaments ténébreux et de soie lumineuse (une fibre protéique produite par une araignée). Trépané. Le front biffé par le flux soutenu de son activité cérébrale. Les joues lavées par les larmes, traversées par d'insistants microsillons. La peau réduite à de la gaze panse une âme nerveuse. La bouche muselée, pour contenir les intensités qui sourdent en lui. Le cou ridé d'avoir été si souvent serré (étranglé d'émotion). Les épaules fondues. Le corps comme une averse d'été, griffé de haut en bas, puis cicatrisé. Le sismographe cassé¹. Asymétriques, les yeux de lumière. Leur apostrophe muette².

+

L'homme en noir se tient en retrait. Silencieux. Agité-immobile. Mais il est seul et profondément un, unique. On ne peut pas dire qu'il soit dépourvu de compagnie. Bien au contraire. Il n'est pas clos, il est calme. Le dehors lui est passé dans le corps : il récupère. Il est très chic, comme à son habitude. Il grésille. On le pense en apnée, mais il respire imperceptiblement, soulevant à peine la poitrine. À l'intérieur de lui, le souffle reste ample. On a cru qu'il voyait mal, mais il perçoit juste autrement. Il a un inégalable sens du contraste, et ne craint pas le contre-jour. Il voit dans le noir. Lippstreu l'a gravé.

+

Alexis Lippstreu n'est pas un artiste « indemne de toute culture » (si ça existait)³. Ses chefs-d'œuvre revisités sont lavés – par des torrents de lignes – de tous les attributs ornementaux (inutiles), qui les encombraient. Lippstreu hache les représentations classiques, et n'a peur d'aucun vide. Ses figures répliquées sont anonymes ; elles n'écrasent rien de leurs personnalités envahissantes.

+

L'homme en noir lit Montaigne, le seigneur de la montagne, l'érudit moraliste qui truffait ses considérations si fines de vers enlevés. L'homme en noir se rend souvent près de Bordeaux, cherche le bureau de Montaigne, où se nichent encore, indemnes, ses livres (indemnes : en 1885, le château de la famille Montaigne avait été presque entièrement détruit par un incendie, à l'exception de la tour ronde où se trouvait la bibliothèque de Michel Eyquem). La tour n'a pas bougé. Depuis le 16^e siècle. Ses amis y débarquent.

1. Selon la formule qu'Aby Warburg réserve aux vrais historiens, ceux dont les forces du passé ont fait bouger les bases.

2. Selon la formule que Jean-Christophe Bailly réserve aux portraits du Fayoum.

3. Selon la formule de Jean Dubuffet, à propos duquel nous avons pelé beaucoup d'œufs ces dernières années Carl et moi, pris par une sorte d'« entretien infini » (dirait Blanchot), qui aura eu le mérite d'affiner nos stratégies de résistance.

+

Bref, ce sont des faits inimaginables pour celui qui n'y a pas goûté et qui me font porter une extraordinaire considération à la réponse de ce jeune soldat à Cyrus qui lui demandait pour combien il voudrait céder un cheval au moyen duquel il venait de gagner le prix de la course et s'il voudrait l'échanger contre un royaume : « Non certes, sire, mais je le laisserais bien volontiers pour acquérir grâce à lui un ami, si je trouvais un homme digne de pareille alliance »⁴.

Montaigne est connu pour avoir noué une très solide amitié avec un collègue, Étienne de la Boétie. Une amitié devenue légendaire, aux formules radicales et à l'intensité inspirante malgré son évidente exceptionnalité. Personne n'aurait même l'idée d'y prétendre. Une amitié absolue, telle qu'on n'en rencontre « qu'une fois en trois siècles ». Rare. Par la grâce de ce lien, Montaigne avait finalement appris à tenir à distance (en y succombant sans doute encore à ses heures les plus agitées) l'amour passionné, ce « feu inconsidéré et inconsistant, ondoyant et divers », inégal dans son intensité, aux variations non maîtrisées (violentes dans leurs montées et cruelles dans leurs descentes), ce « feu de fièvre » dont la démesure indique la précarité, susceptible de nous enfumer, ce feu « sujet à des accès et à des retours à l'état normal et qui ne nous tient que par un coin ». Si le feu de l'amour passionné paraît « plus actif, plus brûlant et plus âpre » que d'autres transports, l'amitié, elle, doit probablement tenir celui ou celle qu'elle saisit (Montaigne ici) par tous les coins de son âme, sans rien brûler ou abîmer, mais en dégageant une chaleur « tempérée », « constante et calme », délicate, (car l'âme « s'affine en pratiquant [l'amitié] »)⁵. Elle neutralise les jeux de poursuite qui définissent habituellement les contours de la passion, et les états de famine qui en découlent (on les laissera désormais à ceux qui se sentent surtout vivants dans la privation). Car il en existe, qui aiment vivre plaies ouvertes. Mais Montaigne a trouvé autre chose. Pour lui, la magie de l'amitié tient à l'accord des désirs plutôt qu'à leur douloureuse désynchronisation. Dans cet équilibre, les âmes sont sœurs, encordées, jusqu'à un point d'évidence qui « efface la couture », c'était lui, ou elle, c'était moi, et « nous nous cherchions avant de nous être vus ». Les âmes d'Étienne de la Boétie et de Michel Eyquem Montaigne étaient jumelles ; plus encore, ils avaient une âme commune, puisqu'au décès du premier, le second écrit : « avec toi notre âme tout entière est descendue au tombeau ».

+

Le [poète] ancien Ménandre disait heureux celui qui avait pu rencontrer seulement l'ombre d'un ami. Il avait certes raison de le dire, en particulier s'il en avait fait l'expérience. Car, à la vérité, si je compare tout le reste de ma vie, quoique, avec la grâce de Dieu, je l'aie passée douce, aisée et, sauf la perte d'un tel ami, exempte de grave affliction, pleine de tranquillité d'esprit, m'était contenté de mes avantages naturels et originels sans en rechercher d'autres, si je la compare, dis-je, tout entière aux quatre années pendant lesquelles il m'a été donné de jouir de la douce compagnie et société de cette [forte] personnalité, ce n'est que fumée, ce n'est qu'une nuit obscure et pénible (Montaigne, 239).

Obscure la nuit, brillante l'amitié. L'histoire est en noir et blanc, sur fond grisé. L'homme en noir se tient à distance du bling-bling, privilégie l'élégance chromatique. Il aime le fusain, les eaux-fortes, les traits légers puis appuyés, la photographie argentique, les esquisses à l'encre, les lignes de crayon de graphite énergiques (ou hésitantes), les peintures monochromes, le travail de la lourde Gertrude (la presse), et chez Chardin les ombres, les vernis obscurcis, sur fond desquels se distinguent les éclats des choses. Chez Maurice Pirenne encore, le noir derrière la porte.

4. Montaigne, citant Xénophon, *Les Essais* (en français moderne), Paris, Quarto Gallimard, 2009, p. 238.

5. Montaigne, *Les Essais*, *op. cit.*, p. 230.

+

Dans ce décor silencieux, devant le fond piqué d'accidents d'encre, l'homme en noir semble frappé par la solitude. On ne lui connaît pas d'ombre. Pas l'ombre d'un ami. Pourtant, l'amitié et la solitude, si souvent, se nouent par la force des choses l'une à l'autre. D'ailleurs Montaigne – que l'expérience bouleversante de l'amitié poussait à cultiver un éthos stoïque – pratiquait activement l'isolement. Bien sûr, la vie lui avait trouvé un complice, mais le lien absolu, « l'amitié supérieure » supposait – ou exigeait – à ses yeux une forme radicale de discrétion, une séparation d'avec les basses envies. Il fallait s'exercer à n'être rien, ne rien vouloir, ne rien attendre ; la perfection de l'association aurait souffert de toute cause, de tout but ou profit autre que l'amitié elle-même. Montaigne aurait détesté être un poids lourd. En ce sens, la solitude s'impose peut-être dans son existence comme un effet complexe de l'amitié. Suspendre les violents attachements. Vivre seul, pour rester profondément libre, bien sûr, mais encore pour ne pas peser, pour ne pas dépendre, et surtout pour se prémunir de juger, aveuglé par des attentes déçues. Montaigne l'expressif, Montaigne l'intense, si aiguisé à propos de l'ordinaire, pensait à revêtir les habits du stoïcisme :

Les sages nous apprennent assez à nous défier de la trahison de nos désirs et à distinguer les plaisirs vrais et entiers des plaisirs mêlés et bigarrés de plus de peine [que de plaisir], car la plupart des plaisirs, disent-ils, nous caressent et nous embrassent pour nous étrangler, comme faisaient les brigands que les Égyptiens appelaient Philistas. Et [, de même,] si le mal de tête nous venait avant l'ivresse, nous nous garderions de trop boire ; mais la volupté, pour nous tromper, marche devant et nous cache la suite⁶.

+

L'amitié, ce rapport sans dépendance, sans épisode et où entre cependant toute la simplicité de la vie, passe par la reconnaissance de l'étrangeté commune qui ne nous permet pas de parler de nos amis, mais seulement de leur parler, non d'en faire un thème de conversations (ou d'articles), mais le mouvement de l'entente où, nous parlant, ils réservent, même dans la plus grande familiarité, la distance infinie, cette séparation fondamentale à partir de laquelle ce qui sépare devient rapport. Ici, la discrétion n'est pas dans le simple refus de faire état de confidences (comme cela serait grossier, même d'y songer), mais elle est l'intervalle, le pur intervalle qui, de moi à cet autrui qu'est un ami, mesure tout ce qu'il y a entre nous, l'interruption d'être qui ne m'autorise jamais à disposer de lui, ni de mon savoir de lui (fût-ce pour le louer) et qui, loin d'empêcher toute communication, nous rapporte l'un à l'autre dans la différence et parfois le silence de la parole⁷.

+

... amis jusqu'à cet état d'amitié profonde où un homme abandonné, abandonné de tous ses amis, rencontre dans la vie celui qui l'accompagnera au-delà de la vie, lui-même sans vie, capable de l'amitié libre, détachée de tous liens⁸.

Le récit réquisitionne Blanchot à cet endroit (il n'est pas pâlot, ce Blanchot). Il est plus inquiétant ; il cède à la théologie négative, à l'attrait du vide absolu. Si l'on met les lunettes de Blanchot (il en avait), l'homme en noir de notre gravure prend les contours accidentés (nerveux en diable) d'une figure impersonnelle. L'impersonnalité est un devenir plus qu'une fadeur ; elle ouvre les vécus à des configurations inédites, en les dénombriant. À sa manière, l'homme en noir demeure sans visage, sinon ce visage-quadrillage, ce système de coordonnées traversé de fulgurances. À travers son visage, s'il l'avait laissé en place, il aurait pu être confondu, et amoindri (ramené à un « épisode », à un « caractère », c'est-à-dire à une couleur, plutôt qu'à l'absolu éblouissant où l'amitié projette les amis), donc trahi. Blanchot a connu l'amitié souveraine ; elle supposait pour lui une distance infinie.

6. Montaigne, « Sur la solitude », *Les Essais*, op. cit., p. 302.

7. Maurice Blanchot, *L'amitié*, Paris, Gallimard, 1971.

8. Georges Bataille, cité par Maurice Blanchot, *L'amitié*, op. cit. (en exergue).

Les amitiés qui se distinguent des autres entraînent selon Blanchot une dépersonnalisation extrême, au profit de l'amitié elle-même, dont la force est telle qu'elle échappe même aux amis. Mais à vrai dire, même si elles sont tentantes, ce sont des narrations mystiques dont on peut se passer, pour assumer à la place les contingences les plus plates qui activent les rencontres.

+

L'homme en noir est parfois secoué, son monde tremble, sa maison brûle, mais il est là, égal et sans failles dans son attention à l'autre. Son âme curieuse a percé des yeux à travers sa peau parcheminée, et par ces orifices il nous adresse un regard vide, c'est-à-dire neutre, impersonnel, sans projections, sans attentes et sans clichés. Il est simplement là, se tient au milieu des vents, s'adresse à l'autre le plus doucement possible : mais toi, dis-moi, comment tu vas ? (aussitôt s'ouvre un champ où peuvent se déposer les éléments joyeux ou pesants dont la vie est faite). L'homme en noir n'a plus beaucoup d'orgueil. Le peu qu'il lui en restait, la puissance de son amitié l'a levé. L'amitié est le seul antidote connu au narcissisme.



papier troué, crayon, A5 / 2023
extrait du livre «où commence la nuit», Bozon2x éd., 2024 / olivier pé

+

Je suis devenue l'amie de l'homme en noir. J'ai cédé le cheval qui gagnait des courses. Je suis montée dans la tour qui n'a pas de coins. Je me suis consolée de son silence. J'ai renoncé au feu. Aux fauves. Aux dérives coloristes. J'ai acquiescé à la sobriété chromatique. J'ai rêvé d'un tatouage minimaliste. Je me suis laissée prendre par l'élégance discrète en noir et blanc. J'ai perçu la rareté de ce lien. Je lui ai écrit. Lippstreu l'a gravé.